

A une portée d'arc de cette ferme s'en trouvait une autre ayant à peu près la même importance qu'à la première. Cette dernière était habitée par Henri Roster, un bon ami de Pierre. Les deux paysans se rendaient mutuellement service, comme de bons paysans qu'ils étaient. Pendant la moisson et en d'autres circonstances extraordinaires qui exigeaient de la célérité, ils s'entraidaient et se prêtaient leurs domestiques et leurs ouvriers; en un mot, ils vivaient comme deux frères qui cultivent le même champ.

Cependant ils étaient de caractères tout opposés; aussi doux et aussi débonnaire était le naturel de Pierre, aussi rude et aussi emporté se montrait Henri à la moindre offense. Pierre aimait à rire et à plaisanter; on le recherchait et on l'accueillait avec joie dans les cabarets comme un gai compagnon. Son ami, bien qu'oyre loutât sa force athlétique et ses emportements, était néanmoins bien reçu aussi, parce qu'il rendait toutes sortes de bons services aux autres quand il était de bonne humeur et que souvent il dirigeait leurs fêtes avec le plus joyeux entrain. Chacun des deux paysans comptait une quarantaine d'années.

Mais leurs enfants, qu'ils aimaient avec une incroyable passion, formaient peut-être le lien le plus fort qui les unit. Souvent, lorsque Henri revenait chez lui ivre et de mauvaise humeur et que l'on avait à craindre que celle-ci ne se traduisît en orage la petite Anna, son unique enfant, accourait vers lui, prenait ses mains, le caressait ou bien grimpait sur ses genoux, enlaçait ses petits bras autour de son cou et l'embrassait avec tant d'effusion qu'à l'instant même sa physionomie se rassérénait. Alors un sourire céleste errait sur ses lèvres et il adoucissait sa voix pour cajoler la chère petite.

Pierre n'avait aussi qu'un seul enfant. Bernard, c'était son nom, était un garçon de treize ans, doux et de bon caractère, l'image vivante de son père; un véritable enfant de la Campine, vigoureux, bien découpé, portant sur les joues les couleurs de la santé, et aidant déjà, malgré son jeune âge, son père dans ses travaux habituels des champs.

Anna chérissait le jeune Bernard et était fidèle compagne de ses jeux, et lui il défendait la charmante petite contre les plaisanteries et les espiègleries de leurs camarades d'école et de jeux. Ils dirigeaient ordinairement leurs troupeaux vers les mêmes endroits de la bruyère, et le jeu leur offrait peu d'agrément lorsqu'ils ne s'y livraient pas ensemble. Bernard arrangeait des flûtes et des moulins pour Anna, et celle-ci partageait avec lui les fruits dont elle avait toujours, grâce à sa mère, les poches bourrées.

Les deux paysans étaient heureux de la bonne intelligence qui régnait entre leurs enfants, et ils se promettaient de les marier ensemble si les années ne modifiaient pas les sentiments qui les animait aujourd'hui.

Dans chacun des deux ménages régnait donc constamment la paix et le bonheur; ils n'étaient troublés parfois que par un temps défavorable, par une récolte mauvaise ou moins bonne que d'habitude, ou par les emportements d'Henri.

C'était au déclin d'un beau jour du mois d'août, le soleil, qui touchait à l'horizon, colorait celui-ci d'un feu ardent, ou bien il se jouait sous mille formes entre les branches des arbres, dont il faisait reluire de mille teintes fantastiques les feuilles jaunissantes.

Les campagnes retentissaient des joyeux appels des vachers qui, par des chants ou les cris connus, souhaitaient le bonsoir à leurs camarades ou les invitaient à reconduire à l'étable leurs troupeaux repas.

Le mugissement et le beuglement des bœufs, l'abolement des chiens, et le bêlement des moutons donnaient un aspect vivant à la bruyère, en d'autres instants si tranquille.

Le laboureur n'avait cependant pas encore abandonné ses travaux; car ça et là des chevaux et des bœufs travaillaient, à travers les chemins tortueux, des chariots pesamment chargés de la récolte du sarrasin, pendant que les échos répétaient au loin le bruit cadencé des fléaux.

A l'extrémité de l'allée de tilleuls, dans la cour de la ferme de Pierre, on apercevait de grandes meules de paille déjà battue; sur le sol gisait du grain en abondance, et plusieurs domestiques et ouvriers armés de fléaux, de fourches et de tridents, se reposant joyeusement sur leurs outils, paraissaient attendre de nouvelles provisions. Ils étaient haletants de fatigue et la sueur ruisselait le long de leurs joues hâlées; cependant ils étaient impatients et gais, et un bourdonnement de bonne humeur courait parmi eux.

Tout à coup une servante poussa un cri de bonheur, et, légère comme une biche, elle courut dans la direction de l'allée de tilleuls; au même instant les autres travailleurs levèrent en l'air leur fourches et leurs tridents et s'élançèrent du même côté en poussant de bruyantes exclamations de joie.

Une charrette s'avancait, majestueuse et lente, à travers l'allée. Le cheval était paré de branches verdoyantes, et sur la charrette, qui était chargée de sarrasin fauché, s'élevait une forte branche de sapin. Evidemment c'était ce qui restait de la moisson.

Deux paysans, que l'on ne pouvait distinguer des autres que par leur ton impérative, conduisaient le cheval,

et un jeune garçon versait libéralement à la ronde, dans un gobelet de terre cuite, la bière d'orge qu'une jeune fille présentait tour à tour et avec des paroles d'encouragement à tous ceux qui accouraient. Les deux enfants donnaient le nom de père aux deux paysans qui marchaient en tête.

Cependant la charrette s'était rapprochée de la cour; la paille fut déchargée avec les longues fourches et jetée à terre; les servantes étendirent en minces couches ses longues tiges sur celles qui étaient déjà battues. Huit fléaux s'élevèrent et s'abattirent tous à la fois sur le sarrasin avec un retentissement dont l'ensemble décuplait la force. Le battage continuait sans relâche; le grain s'élançait en craquant des épis ouverts... Voyez, on en est arrivé à l'extrémité de la couche, les fléaux retombe encore une fois avec un bruit étourdissant, puis ils se relèvent et tournoient au-dessus des têtes au cri trois fois répété de hurra!

C'est la fin de la moisson.

On secoua la paille et on la balaya sur un tas; les graines furent ramassées, mesurées et renfermées dans des sacs, et la foule joyeuse se précipita tumultueusement dans la vaste chambre de l'habitation rustique où vis-à-vis du foyer, se trouvait une grande table de chêne sur laquelle brillait une terrine remplie de gâteaux de farine de sarrasin confectionnés par l'active ménagère Gertrude. Chacun satisfait avec une avidité voluptueuse la faim qui l'aiguillonnait, et de vastes cruches pleines de bonne bière d'orge furent vidées sans répit par les invités.

La boisson délia les langues, et les chants joyeux, les plaisants propos et les exclamations de toutes espèces firent retentir toute la ferme. On répéta toutes les chansons campinoises, et l'on fêta dignement la rentrée du dernier chariot de la moisson.

Cependant les deux paysans s'étaient assis sous le vaste manteau de la cheminée devant un feu de tourbe; ils tirèrent de leur poche une petite pipe noircie par un long usage et se mirent à lancer joyeusement des bouffées de fumée vers le plafond.

« Ah! Henri, s'écria Pierre en riant, dimanche prochain il fera gai au village; nous allons encore une fois nous amuser comme il faut.

— On dit que plusieurs *gildes*,* viendront disputer le prix du tir, dit Henri.

— Oui, oui; les gaillards d'Oost et de Westmal, d'Hoogstraten, de Westwezel et de je ne sais combien d'autres villages ne resteront pas en arrière. En outre, la solennité du tir qui aura lieu à l'effet de désigner un roi, attirera une foule de monde.

* Prononcez *gildes*; qualification générale des corporations flamandes.